

# WOLFRAM FLEISCHHAUER

## Trois minutes avec la réalité

roman traduit de l'allemand  
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon **NOIR**

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quel secret se cache derrière le tango effrayant d'intensité que le célèbre Damián danse avec Nieves dans un théâtre de Berlin ? Qui est cet Argentin beau et inquiétant dont s'éprend Giulietta – une danseuse classique à mille lieues de cette violence qui la terrifie et la subjuge – au point que lorsque Damián regagne Buenos Aires, elle décide de le suivre et de le retrouver coûte que coûte ? Elle ignore tout de ce pays, mais elle sait que le milieu du tango est petit et que chacun doit l'y connaître. Cette quête nous vaut une plongée passionnante dans un Buenos Aires ancestral qu'ont bouleversé l'histoire récente de l'Argentine et la dictature militaire. Mais la découverte la plus cruelle sera pour Giulietta le rôle joué par son père et, au-delà de lui, l'implication de l'Allemagne dans la politique américaine en Amérique du Sud.

Ce roman noir, qui est aussi une histoire d'amour fou, ravira le lecteur de thrillers comme l'amateur de tango.

WOLFRAM FLEISCHHAUER

*Né à Karlsruhe en 1961, Wolfram Fleischhauer, danseur de tango passionné et fan d'Astor Piazzolla, l'un des plus célèbres musiciens de tango, est polyglotte et travaille comme interprète de conférences auprès de la Commission européenne à Bruxelles. Il est l'auteur de huit romans dont La Ligne pourpre (Lattès, 2005).*

DU MÊME AUTEUR

LA LIGNE POURPRE, Lattès, 2005 ; Pocket, 2008.

Extraits de *Balada para un loco* et de *Preludio para el ano 3001*:  
Astor Piazzola/Horacio Ferrer  
© Editorial Lagos

[www.wolfram-fleischhauer.de](http://www.wolfram-fleischhauer.de)

Titre original :

*Drei Minuten mit der Wirklichkeit*

© Schneekluth Verlag GmbH, Munich, 2001

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITO DIALOG, Lille  
Publié avec l'accord de AVA international GmbH ([www.ava-international.de](http://www.ava-international.de))

© ACTES SUD, 2012  
pour la traduction française  
ISBN978-2-330-01189-5



WOLFRAM FLEISCHHAUER

## Trois minutes avec la réalité

roman traduit de l'allemand  
par Johannes Honigmann

Éditions **Jacqueline Chambon**



*How can we know the dancer from the dance ?*

WILLIAM BUTLER YEATS,  
*Among School Children.*





## Prologue

C'était évident : l'officier de police n'avalait pas sa version des faits.

Rien d'étonnant à cela, cet homme avait été formé à être méfiant. Il s'en était rendu compte dès le début. Le fonctionnaire ne le croyait pas. Markus Battin s'était creusé la cervelle pour trouver ce qu'il allait leur raconter. Il avait eu du mal à inventer une histoire convaincante. Mentir était plus facile quand on connaissait la vérité. La vérité ! Une fissure qui s'était introduite dans l'édifice de sa vie. Il l'avait contemplée des journées entières, cette fissure, en essayant de se convaincre qu'elle n'existait pas. Je suis la victime d'un fou, se répétait-il sans arrêt. D'un taré qui a pété les plombs.

Il regarda la pile de papiers devant lui, la copie du procès-verbal de sa déposition. Pour quelle raison le questionnait-on, d'ailleurs ? Après tout, c'était lui la victime. Cet « entretien » avait duré deux bonnes heures. Un véritable interrogatoire. Et maintenant, il lui fallait relire toute la copie, parapher chaque page, revivre toute cette histoire, afin qu'ils puissent clore le dossier.

« Bien entendu, je ne peux pas vous forcer à lire ce que vous signez, lui avait dit le fonctionnaire. Mais si par hasard cette affaire avait des suites, il se pourrait que ce procès-verbal serve de preuve. En cas d'erreur de transcription, vous pourriez alors avoir des problèmes. De toute façon, cela ne vous prendra pas beaucoup de temps. »

Des suites ? Quel genre de suites ?

Ce fou avait désormais quitté le pays. Des suites, il y en avait uniquement pour sa fille. L'estomac de Battin se contracta en pensant à Giulietta. Comment ce type avait-il pu lui faire ça ? Bien sûr, la police avait insisté pour interroger Giulietta. Afin de lui épargner cette épreuve il avait fini par donner son accord pour le présent entretien. Sa fille était sous le choc et certainement pas en état de faire une déposition. C'était ce qu'il avait le plus de mal à pardonner à ce malade. Ce qu'il avait fait à Giulietta. Cela dit, ça rendait les choses encore plus incompréhensibles.

Ce Damián Alsina avait aimé sa fille. Ils n'avaient été ensemble que deux mois, mais Giulietta avait changé, ça crevait les yeux. Non, ce n'était pas lui – c'était *elle* qui l'avait aimé, *lui*. Elle avait eu beaucoup de mal à encaisser les coups durs de cet été. Elle ne savait pas digérer les échecs. C'était là son unique défaut. C'était déjà comme ça à l'école de ballet. Les critiques permanentes, les réprimandes, le manque de confiance en soi que les professeurs entretenaient avec une détermination presque sadique. « On ne s'en prend qu'aux bons, lui avait-il répété. Le pire, c'est quand ils t'ignorent. Tant qu'ils cherchent à t'humilier, c'est ils croient en toi. » Elle n'avait pas compris. Ou bien peut-être avait-elle compris. En tout cas, elle ne savait pas se défendre contre toutes ces chicaneries. Elle prenait les choses trop à cœur. Il s'était fait beaucoup de souci pour elle, mais au bout du compte, ça avait fini par marcher. Sans honoraires, certes, et avec un simple statut de stagiaire, mais tout de même dans une des meilleures compagnies du pays, la troupe du *Staatsoper* de Berlin. Cependant, elle n'avait commencé à changer que plus tard, vers le mois de septembre ou d'octobre. D'un seul coup, elle était comme transformée, elle faisait la fête tous les week-ends et ne venait plus du tout les voir à Zehlendorf. Pour une fois, c'était sa femme qui la première avait découvert ce qui avait rendu le sourire à leur fille.

« Elle a trouvé son prince charmant, lui avait annoncé Anita de façon lapidaire.

– Je n'étais pas au courant, avait-il répondu. Ce doit être un véritable magicien, pour la guérir comme cela, du jour au lendemain.

- Une jeune fille de dix-neuf ans n’a pas besoin de magicien, avait rétorqué Anita, un homme charmant fait très bien l’affaire.
- Un homme ?
- Disons, un jeune homme. Il a vingt-trois ans.
- Et ? Tu as fait sa connaissance ?
- Moi ? Non. Qu’est-ce qui te fait dire ça ?
- Tu sembles bien informée à son sujet.
- Il suffit de la regarder, cela en dit long. Je lui ai juste demandé quel âge il avait. »

Cette nouvelle l’avait à la fois réjoui et inquiété. Elle allait enfin mieux. C’était une bonne chose. Mais un homme ? Comment ne s’en était-il pas rendu compte ? Le travail, sans doute. Il avait trop travaillé. Le nouveau roulement des équipes. Les nouvelles consignes de sécurité à cause du déménagement du gouvernement. Pendant trois semaines, il avait été plus débordé que d’habitude, et c’était alors qu’elle lui avait échappé. Il s’effraya lui-même de cette expression. Non, elle avait enfin surmonté sa déception estivale et était tombée amoureuse. Et si elle ne lui en avait pas parlé c’est parce qu’il n’était jamais à la maison et qu’ils ne se voyaient presque plus. Il avait du mal à accepter cette nouvelle.

Mais qu’est-ce que tout cela avait à voir avec la pile de feuillets devant lui ? Il ne pourrait s’en aller que lorsqu’il aurait tout signé. Il parapha rapidement les quatre premières pages, puis revint à la première et survola le passage consacré aux données personnelles. Markus Battin, né le 12 février 1947 à Rostock. Suivaient les différents épisodes de sa vie en RDA, jusqu’à l’installation à Berlin-Ouest en 1976. Heureusement que le fonctionnaire s’était contenté d’effleurer le sujet. Il n’aurait plus manqué qu’il soit obligé d’évoquer la sombre période de la RDA. Son changement de nom n’était apparemment pas mentionné dans le dossier. En tout cas, le policier ne l’avait pas interrogé à ce sujet et lui-même n’avait pas jugé bon de le mentionner. Markus Loess était mort l’hiver 1975, à l’âge de vingt-neuf ans. Son nom, depuis, était Markus Battin. Et c’était très bien ainsi.

Il tourna les pages et se mit à lire le passage où il décrivait ce qui s’était passé.

QUESTION : Le soir du 23 novembre 1999, vous avez donc reçu un appel téléphonique de M. Alsina.

RÉPONSE : Oui.

Q : Vous souvenez-vous de l'heure exacte ?

R : Il était entre dix-sept et dix-huit heures. Dix-sept heures trente, environ.

Q : Quelle était la teneur de cette conversation ?

R : Damián... je veux dire, M. Alsina m'a appelé du studio de ma fille. Il m'a demandé de passer car elle voulait me montrer quelque chose.

Q : Pourquoi c'est lui qui vous appelait et pas votre fille ?

R : Justement, je lui ai posé la question. Il m'a dit qu'elle n'était pas encore rentrée. C'était censé être une surprise.

Q : M. Alsina vous avait-il déjà téléphoné auparavant ?

R : Non.

Q : Comment connaissait-il votre numéro de téléphone ?

R : Je pense qu'il savait pour quelle société je travaille. Le numéro de la centrale est dans l'annuaire. De plus, il avait le portable de Giulietta, mon numéro est mémorisé dedans.

Q : Pourquoi avait-il le portable de votre fille ?

R : Je ne sais pas. Je pense que Giulietta l'avait oublié dans son appartement.

Q : Oublié ?

*Les gens oublient des choses. Sa fille avait oublié son portable chez elle. Un fait banal. Ou bien l'avait-elle laissé là exprès, pour qu'on ne puisse pas la joindre ? Quoi qu'il en soit, cela ne regardait pas la police.*

R : Oui. Au moment de partir à Brunswick.

Q : Quand exactement ?

R : Le même jour. Mardi matin.

Q : Et quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois avant son départ ?

R : Le lundi. Mardi, j'ai essayé de la joindre à deux reprises, mais son téléphone ne répondait pas.

Q : M. Alsina savait donc que Giulietta n'était pas en ville et qu'elle ne reviendrait que le lendemain soir ?

R : Oui.

Q : Que faisait-elle à Brunswick ?

R : Elle aidait une amie à déménager. Elle n'était pas seule. Elle y était allée avec des amies.

Q : Et M. Alsina a profité de l'absence de votre fille pour vous rencontrer.

R : Oui. En tout cas c'est l'impression que cela donne.

Q : Combien de fois l'aviez-vous rencontré auparavant ?

*À cet endroit, il avait hésité, puis il s'était décidé à dire la vérité. Le fait est qu'il l'avait vu pour la première fois la semaine dernière, un point c'est tout. Damián avait dû le confondre avec quelqu'un d'autre. Après tout, cela paraissait plausible. Depuis la chute du Mur, il se passait des choses très bizarres à Berlin. Lui-même aurait pu nommer pas mal de gens avec qui il avait des comptes à régler. Certains visages de l'autre Allemagne étaient encore très présents dans sa mémoire. Une méprise, donc. Du coup, sa réponse convenait.*

R : Une seule fois.

Q : Quand et où ?

R : Chez nous, à la maison.

Q : Vous l'aviez invité ?

R : Oui, Giulietta le connaissait depuis un certain temps et nous étions curieux de le rencontrer.

Q : Il s'agissait donc d'un dîner de famille ?

R : Oui, en quelque sorte.

Q : Quelle a été votre première impression à son sujet ?

*Fallait-il répondre franchement ? D'emblée, il ne l'avait pas aimé. Pas parce qu'il était étranger. Un Souabe lui aurait déplu tout autant. Il était jaloux de tous les hommes qui courtoisaient sa fille. C'était comme ça, il n'y pouvait rien. Giulietta était tout pour*

*lui. Tant que ces types ne la détournaient pas de sa carrière, il ne disait trop rien. Mais ce Damián avait quelque chose dans le regard qui ne lui plaisait pas, qui ne lui plaisait pas du tout. Enfin, malgré tout, c'était grâce à lui que Giulietta avait repris confiance en elle. Il était bien contraint de l'admettre, ce tour de force était l'œuvre d'un danseur de tango sorti d'on ne sait où. Au départ, il s'était dit que ce serait un feu de paille. Il connaissait sa fille. Elle avait une volonté de fer. La danse classique était la seule chose qui comptait dans sa vie. Elle n'allait pas renoncer du jour au lendemain à dix ans de dur labeur à la barre et risquer sa carrière pour une simple amourette. Encore moins s'adonner à cette danse de salon ridicule. Tout cela n'était qu'une passade, rien de plus. Et ce Damián rien d'autre qu'une étape, une béquille, une façon de reprendre son souffle. Il y avait quelque chose de sournois chez cet Argentin. Anita, quant à elle, l'avait trouvé charmant, mais la psychologie n'était pas son fort. Lui, avait senti tout de suite que ce Damián était louche. La preuve, il se trouvait maintenant dans ce bureau sordide, à expliquer pourquoi ce salopard, ce faux jeton, ne tournait pas rond.*

R : Assez vague. Il semblait timide, manquait d'assurance. Mais c'était sûrement dû au fait qu'il ne nous connaissait pas et qu'il s'efforçait de faire bonne impression.

*Cette phrase sonnait creux, jugea-t-il. Mais c'était écrit noir sur blanc. Rayer ce passage aurait semblé suspect. Après tout, on ne lui demandait pas une étude de caractère. Il parapha la page et passa à la suivante.*

Q : Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

R : Vous avez des enfants ?

Q : Non. Pourquoi ?

R : Ça se voit tout de suite chez les jeunes gens. Il était gêné, mal à l'aise. Extrêmement aimable avec ma femme et plutôt réservé avec moi. C'est typique des jeunes gens qui font la connaissance des parents de leur petite amie. N'importe quel père vous le dira.

*Répondre par des questions. Broder sur des détails. Le meilleur moyen de s'écarter du sujet.*

Q : Et le dîner s'est déroulé normalement ?

R : Oui. Cela dit, M. Alsina est parti assez tôt car il devait encore se rendre à une répétition.

Q : À une répétition. Si tard le soir ?

R : Il n'était pas tard quand il est parti. Peut-être vingt et une heures trente. Le théâtre où la représentation avait lieu deux jours plus tard était occupé jusqu'à vingt-deux heures par un autre spectacle. Les répétitions ne pouvaient donc avoir lieu que le matin ou tard le soir.

Q : Et votre fille est restée chez vous ?

R : Oui. Elle nous a tenu compagnie encore un moment, puis elle est allée le chercher à la sortie de sa répétition et elle est restée en ville.

Q : Donc, ce dîner a eu lieu le mercredi soir. Le 17 novembre pour être précis. Vendredi, samedi et dimanche, c'était le spectacle. Le mardi suivant, votre fille est partie à Brunswick, et le soir même vous avez reçu cet appel de M. Alsina ?

R : Oui.

Q : Vous n'êtes pas allé voir le spectacle ?

R : Non.

F : Et votre femme ?

R : Non plus. Pourquoi ? Est-ce que ça change quelque chose ?

Q : Non, pas nécessairement. Vous avez dit que vous n'aviez plus revu M. Alsina jusqu'au mardi en question. Revenons-en donc au jour où les faits ont été commis. Vous ne saviez pas que votre fille était partie à Brunswick ?

R : Non.

Q : Et M. Alsina savait que vous l'ignoriez ?

R : Je suppose que oui.

Q : Avez-vous une explication au fait que Giulietta soit partie à Brunswick sans vous en informer ?

R : Ma fille est une adulte. Du moins, nous la traitons comme telle.

Q : Votre femme était-elle au courant ? Je veux dire, de ce voyage à Brunswick.

R : Non. Pourquoi cette question ?

Q : Eh bien, je me mets à la place de M. Alsina. Il vous a tendu un piège. Il ne pouvait le faire qu'en ayant la certitude que ni vous ni votre femme ne saviez que Giulietta était absente de Berlin. Mais pour quelle raison Giulietta vous aurait-elle caché ce voyage à Brunswick ?

*C'est à ce moment-là qu'il avait compris où le fonctionnaire voulait en venir. Giulietta s'était secrètement rendue à Brunswick. Damián le savait. Et pourquoi s'y était-elle rendue secrètement ? Parce qu'elle n'était pas toujours franche avec ses parents. Pourquoi n'était-elle pas toujours franche ? La question était inscrite en lettres majuscules sur le front de l'officier de police.*

R : Peut-être pour ne pas nous inquiéter.

Q : Vous inquiéter ? Votre fille a dix-neuf ans, bientôt vingt. Quel mal y a-t-il à prendre la route de Berlin à Brunswick ?

R : Je vous ai dit que les derniers mois n'ont pas été faciles pour elle. Peut-être ma femme et moi l'avons-nous trop entourée pendant cette période et qu'elle s'est sentie étouffer. Il n'est pas rare que les jeunes gens réagissent ainsi. Quand on veut les aider, ils ont l'impression qu'on cherche à s'immiscer dans leur vie et se mettent à faire des secrets pour un rien.

Q : Monsieur Battin, quel genre de relation avez-vous avec votre fille ?

R : Que voulez-vous dire ?

Q : Eh bien, lorsqu'un homme attire le père de sa petite amie, qu'il n'a vu qu'une seule fois de sa vie, dans un traquenard, on est amené à se poser des questions. Il se peut que M. Alsina soit fou...



R : ... si vous voulez le savoir, c'est exactement mon avis...

Q : ... ou bien qu'il ait vu en vous un rival, car après tout vous avez une relation très étroite avec votre fille ? Je ne veux pas être indiscret. Il faut bien que M. Alsina ait eu un motif quelconque. S'est-il imaginé qu'il existait quelque chose entre vous et votre fille qui menaçait sa relation avec Giulietta ? A-t-il pu être jaloux de vous ? Naturellement, vous n'êtes pas obligé de répondre. En fin de compte, c'est du comportement énigmatique de M. Alsina qu'il s'agit ici, et pas de vous.

R : Non, non, je vois où vous voulez en venir. Certes, ma fille est une très belle jeune femme, très attirante, mais de là à croire... Elle m'est très attachée, je l'admets, mais si vous voulez insinuer que nous nous promenons nus dans la maison...

Q : ... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

R : ... en tout cas, aucun des garçons que ma fille a amenés chez nous n'a, par la suite, cherché à me tendre un piège.

Q : Je réfléchissais simplement à haute voix, monsieur Batten. Si je soupçonne quelqu'un de quelque chose, ce n'est pas vous, mais M. Alsina. Tout ceci est peut-être dû au fait que M. Alsina est argentin ? Un malentendu culturel.

R : Allez donc savoir. Je n'ai jamais mis les pieds en Argentine.

*Il relut plusieurs fois ce passage. S'était-il trahi ? Trahi ? Il n'avait rien à cacher, en tout cas pas sur ce point de la déposition. Non, il avait bien répondu. L'officier de police avait changé de sujet. Qu'ils pensent donc ce qu'ils veulent. Il parapha à nouveau et reprit sa lecture.*

Q : Revenons-en au fameux mardi. Vous disiez tout à l'heure que M. Alsina vous avait prié de le rejoindre dans le studio de votre fille parce que Giulietta et lui voulaient vous montrer quelque chose ?

R : C'est exact.

Q : Cela ne vous a-t-il pas paru étrange ? Je veux dire, au fond, c'est votre fille qui aurait dû vous appeler, n'est-ce pas ?

R : Oui, évidemment que cela m'a paru étrange. Je le connaissais à peine. J'ai immédiatement essayé de joindre Giulietta, mais son téléphone n'était pas branché.

Q : Et cela ne vous a pas rendu méfiant ?

R : Méfiant, non. Inquiet plutôt.

Q : Vous ne trouviez donc pas cela normal ?

R : Non.

Q : Avez-vous parlé avec lui de ce que Giulietta voulait vous montrer ?

R : Non, c'était inutile. Je savais à quoi ils travaillaient ensemble. Au dîner, j'avais même dit que j'aimerais bien voir le solo un jour.

Q : Quel solo ?

R : Vous vous y connaissez un peu, en danse classique ?

Q : Non, pas vraiment. Navré.

R : Ma fille est stagiaire au *Staatsoper*, mais elle a aussi envoyé des candidatures à d'autres compagnies. La saison prochaine, le *Deutsche Oper* va donner un ballet-tango. Ce n'est pas le genre de chose qu'on enseigne à l'école de ballet, et Giulietta ne se sentait pas sûre d'elle. Elle n'a grandi qu'avec Tchaïkovski et Adolphe Adam. Il semblerait que le tango soit redevenu à la mode ces temps-ci, et elle s'est trouvée en contact avec des gens de ce milieu, ici, à Berlin. C'est là qu'elle a fait la connaissance de ce danseur. M. Alsina lui a donné des conseils pour mieux comprendre cette musique et j'étais curieux de découvrir le résultat.

Q : Reconstruisons ensemble cette soirée du mardi, si vous le voulez bien. En sortant du travail, vous vous rendez en voiture au 31 Gsovskystraße, vous vous gardez et vous gagnez à pied l'immeuble situé dans l'arrière-cour. Avez-vous remarqué quelque chose en traversant la cour ?

R : Non.

Q : Vous connaissez bien les lieux ?

R : Bien sûr. J'ai acheté le studio il y a un an.

Q : Votre fille s'y entraîne ?

R : Non. Elle y vit, en quelque sorte.

Q : Mais elle est domiciliée chez vous, à Zehlendorf.

R : Les deux dernières années scolaires, elle avait tellement de travail que nous avons voulu lui épargner le trajet quotidien de Zehlendorf à Prenzlauer Berg. C'est elle qui a insisté pour un de ces appartements aménagés dans une ancienne usine, et le prix était intéressant. Évidemment on peut aussi s'y entraîner, il y a même une barre et un miroir, mais une ballerine ne peut pas travailler seule, sans personne pour la corriger. Cela peut même être néfaste. Mais les étirements et les exercices d'assouplissement, ça oui. En tout cas, elle ne voulait pas un appartement normal. Elle voulait une sorte de studio. Par la suite, elle y a pratiquement élu domicile.

Q : Depuis combien de temps habite-t-elle de façon régulière dans ce studio ?

R : Je n'ai pas dit qu'elle y habitait de façon régulière.

Q : Monsieur Battin, ce n'est pas la question de sa domiciliation qui m'intéresse. N'y pensez plus, vous régulariserez sa situation plus tard. Je m'occupe de l'affaire Alsina et de rien d'autre.

R : Depuis le début du stage au *Staatsoper*, donc depuis la mi-août, elle ne vient presque plus à Zehlendorf. Elle a, en quelque sorte, coupé le cordon.

Q : Votre fille a fait ses études ici, à Berlin ?

R : Oui, à l'École nationale de danse, de Berlin-Est.

Q : Donc, vous prenez l'ascenseur jusqu'au cinquième étage, puis vous entrez dans le studio. M. Alsina vous accueille et vous salue. Vous accrochez votre manteau à la patère et vous demandez où est Giulietta.

R : Oui. C'est bien ainsi que ça s'est passé.

Q : Et ensuite ?

R : J'étais encore debout, face à la penderie, sur le point de me retourner, quand soudain, il m'a enfilé un sac sur la tête. Au même moment, j'ai reçu un coup de pied derrière les genoux et mes jambes se sont pliées sous le choc. Le premier effroi passé, j'ai voulu appeler au secours, mais il m'a assené un coup de poing dans l'estomac. Je suis tombé, terrassé par la douleur, et il en a profité pour me ligoter. Puis il a arraché le sac qui recouvrait mon visage et, une fois ma tête dégagée, il m'a bâillonné. Enfin, il m'a bandé les yeux, m'a traîné au centre de la pièce et m'a hissé sur une chaise pour m'y ligoter. Pour finir il m'a ôté le bandeau, en prenant bien soin de resserrer le bâillon.

Q : Et pendant tout ce temps, il n'a pas dit un mot. Ne vous a-t-il pas insulté, reproché quelque chose ? Vous a-t-il injurié ?

R : Non, il n'a rien dit. Pas un mot.

Q : Pendant tout le temps que vous étiez attaché sur cette chaise, il ne vous a pas adressé la parole une seule fois ?

R : Non. Pas une seule fois.

Q : Cet incident s'est produit le mardi vers dix-neuf heures. M. Alsina a quitté Berlin le mercredi par le vol de dix heures pour Francfort, puis il a pris l'avion le soir même pour Buenos Aires. Il a laissé l'appartement dans la nuit du mardi au mercredi. Il est donc parti quelques heures, avant de revenir puis de repartir définitivement. C'est bien cela ?

R : Oui. Je n'avais aucun moyen de connaître l'heure exacte, mais en gros, c'est bien ça. Après m'avoir terrassé et ligoté, il semblait ne plus savoir lui-même ce qu'il devait faire. Il n'a cessé d'arpenter la pièce derrière moi, mais rien de plus. J'étais terrorisé et quand enfin il est parti, je me suis senti soulagé. Il devait être vingt-deux heures, car j'ai entendu une horloge sonner.

Q : Et pendant tout ce temps, pas une parole n'a été prononcée ?

R : Non...

*Il relut plusieurs fois le passage et se remémora ces instants interminables, les mouvements déments de ce dingue, sa façon de faire les cent pas le long de la paroi vitrée, puis de se camper en face de lui en le fixant avec son regard de fou. Les paroles de l'Argentin résonnaient encore en lui. Mais il se garderait bien de les évoquer. Un monceau d'absurdités !*

R : Moi, le bâillon m'empêchait de parler. Lui, je ne l'ai pas entendu dire quoi que ce soit. Il n'a pas parlé, à aucun moment.

Q : Y a-t-il eu une autre forme de communication entre vous ? Des gestes ? Des regards ? Quelque chose qui permettrait un début de compréhension des motifs de M. Alsina ?

R : Ma capacité de communiquer par signes était relativement réduite, comme vous pouvez l'imaginer.

Q : Il vous a neutralisé vers dix-neuf heures. Vous avez dit qu'il avait quitté le studio vers vingt-deux heures, avant de revenir quelque temps plus tard. Cela fait trois heures. Je veux dire, il a passé trois heures avec vous, dans ce studio. Il a bien dû faire quelque chose.

R : Il a fumé des cigarettes.

Q : A-t-il marché dans la pièce ? Vous a-t-il regardé ? Pouvez-vous voir ce qu'il faisait ?

R : Non. Je ne pouvais pas le voir. Je sentais qu'il était là. De plus, j'entendais quelquefois ses pas, quand il bougeait. Mais pas une seule fois il ne s'est mis en face de moi.

Q : Et l'éclairage, comment était-il ?

R : Il avait éteint le plafonnier. D'après ce que je pouvais en juger, il n'y avait que la petite lampe de chevet à côté du canapé-lit qui était allumée.

Q : Vous n'avez pas tenté de vous libérer ?

R : Au cours de la première heure, je n'ai pas bougé du tout. Je ne sais pas si vous pouvez imaginer ce que c'est d'être attaqué et ligoté sans raison par un parfait inconnu. Je

ne suis pas peureux, mais dans un cas pareil, on pense automatiquement au pire.

Q : Oui. J'imagine très bien.

R : Au bout d'un moment, je ne sais pas combien de temps au juste, mes membres étaient endoloris et j'ai essayé de changer de position. Naturellement, cela a fait du bruit, mais M. Alsina n'a pas réagi.

Q : Vous avez passé trois heures ensemble dans cette pièce sans dire un mot ?

R : Oui. Moi, je ne pouvais pas parler. Et lui, il n'a rien dit.

Q : Ensuite il est parti, tout simplement ?

R : Oui. Et c'est pour ça que je crois qu'il s'agit de quelqu'un de profondément perturbé. Je ne suis pas psychologue, mais comment l'expliquer autrement ? Quand il a disparu, j'ai éprouvé un soulagement, mais ça n'a pas duré longtemps. Après tout, ma situation était inchangée et il pouvait revenir à tout moment avec un bidon d'essence ou une hache... Je sais que ça peut sembler exagéré, voire complètement fou, mais c'est le genre de pensée qui vous vient à l'esprit dans ce type de situation.

Q : Non, monsieur Battin, cela paraît parfaitement normal. C'est bien pour cela que nous voulons connaître tous les détails et que nous ne comprenons pas pourquoi vous refusez de porter plainte. Il est possible que M. Alsina soit réellement malade, dangereusement malade. Sans le dépôt d'une plainte, nous ne pouvons rien faire.

R : Vous ne pourriez rien faire même si je portais plainte.

Q : Nous en avons déjà discuté tout à l'heure. Vous en restez donc à votre refus de porter plainte contre M. Alsina ?

R : Oui. Je ne peux pas infliger ça à ma fille.

Q : Bien. Les autres commentaires concernant cette question n'ont pas d'importance pour le procès-verbal.